

# Depuis les interstices urbains

## La photographie comme regard impliqué sur nos toiles de vie

Comment commencer... L'historien William Cronon souligne combien « là où l'on choisit de débiter et de finir une histoire modifie profondément la forme et la signification de celle-ci »<sup>1</sup>. La tâche en devient d'autant plus complexe et la responsabilité réelle. Il semblait dès lors important, en préambule aux mots qui vont être tissés depuis l'expérience ouverte par les œuvres de Yohanne Lamoulère, Vivien Ayroles, Pascal Grimaud, Geoffroy Mathieu et Teddy Seguin, d'explicitier d'où je parle et ce qui m'anime, non pour cadrer le propos mais pour situer le point de vue depuis lequel ce qui suit s'articule et de quoi il est imprégné.

Mon approche et mes questionnements sont marqués par le souci de développer un regard sur le monde qui puisse contribuer à l'invention collective de démarches et de modes de faire que l'on pourrait qualifier d'écologiques. Mais, « loin d'être universel, ce sur quoi porte l'écologie engage des conceptions du monde qui exigent – sauf à n'être qu'une forme d'impérialisme qui ne dit pas son nom – d'être explicitées et problématisées tout autant que les façons de s'y rapporter »<sup>2</sup>. Précisons donc. Derrière les questionnements et démarches écologiques, se niche ici « l'inquiétude de n'être jamais sûr d'avoir bien traité un tiers » à laquelle « s'ajoute le doute de l'avoir bien traité au détriment d'un autre. Qui ou quoi ai-je exclu ou instrumentalisé quand j'ai pris soin d'untel ? Le fait de tenir ensemble, dans cette définition, le souci moral pour les humains et [*celui pour*] les non-humains, complexifie le problème. Qui s'agit-il de bien traiter quand on s'intéresse aux humains, aux non-humains ? Comment s'adresser à un tiers à partir de ce qui compte pour lui, de ce qui le fait penser et agir ? Comment prendre en compte les voix qui manquent à l'appel ? »<sup>3</sup>. De tels questionnements sont, pour moi, à la fois nécessaires et centraux. J'y ajouterai l'hypothèse selon laquelle les formes de pratiques qui se tissent depuis ces attentions, sont à la fois « intrinsèquement diplomatiques avec le vivant » et « plus spontanément émancipatrices et épanouissantes pour les acteurs et les communautés humaines qui les appliquent »<sup>4</sup>.

L'une des nécessités devient dès lors de multiplier les versions du monde pour refabriquer des manières d'être<sup>5</sup>. L'anthropologue Anna Tsing souligne en effet combien « aucun des récits portant sur le progrès ou sur sa ruine, ne nous a jamais aidés à penser la possibilité de survivre de manière collaborative » et combien l'enjeu est à ce propos de « relancer notre imagination »<sup>6</sup>. Raconter autrement nos rapports au monde, ce qu'il s'y joue et la diversité de nos manières de « faire milieu » s'avère alors fondamental. Le groupe « Écologies de Bruxelles » définit d'ailleurs l'écologie « comme cette façon d'enquêter qui insiste sur la pluralité des dimensions de ce qui fait nos vies, notre ville, notre milieu, et qui résiste activement à la simplification que produisent les cadrages gouvernementaux et universitaires »<sup>7</sup>. C'est en somme un autre regard sur notre quotidien qu'il s'agit d'engager. À travers son invitation à « interroger l'habituel », l'écrivain George Perec

souligne combien un tel cheminement est loin d'être aisé. La difficulté réside effectivement dans ce que l'habituel, ce qui constitue le quotidien de nos vies, « justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ? Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes »<sup>8</sup>.

Les travaux ici rassemblés nous embarquent dans un tel cheminement en nous permettant de déposer les bagages trop lourds de notre rapport moderne au monde. Bien que certain.e.s des artistes réunis ne se revendiqueraient pas d'une approche écologique, c'est à cette aune que je reçois leur proposition et que j'aimerais en prolonger le récit. Il me semble en effet que « la crise humaine et écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, plus qu'une crise des vivants de l'autre, est une crise de nos *relations* au vivant. [... Ceci implique] que nos *modes de relations* sont en crise. Or ces modes de relations ne sont pas circonscrits au vivant [*je préciserais non humain*] : ils sont ancrés en nous, et ils s'appliquent à d'autres – l'étranger, le dominé, la femme... Notre *habitus* relationnel envers l'altérité est en crise »<sup>9</sup>. Les travaux des cinq photographes me semblent précisément intervenir à cet endroit. En venant questionner cet *habitus*, ils donnent également prise pour en tisser d'autres, plus attentionnés, Baptiste Morizot dirait « délicats ». Leur réunion paraît d'autant plus féconde et heuristique qu'elle semble prévenir d'une quelconque instrumentalisation voire hiérarchisation de l'une ou l'autre des « formes » d'altérité à la rencontre desquelles chaque photographe nous invite. La mise en écho de ces démarches nous offre ainsi la possibilité de recevoir pleinement chacun de ces regards, rendant incontournable ce qu'il donne, dans sa singularité, à expérimenter de nos attachements au vivant qu'il soit humain ou non humain.

La proposition qui émerge de ces photographies résonne d'autant plus que le milieu de vie dans lequel elles prennent corps, à savoir la ville, pose avec acuité la question de notre rapport à l'altérité. Si cela peut paraître évident concernant nos relations au vivant *non humain*, le constat se prolonge dans nos interactions entre humains. La privatisation de la fabrique urbaine<sup>10</sup> et le développement des nouvelles technologies, par exemple, génèrent des rapports électifs aux espaces publics dont les conséquences sont tangibles. Le potentiel d'ouverture à l'imprévu et à la rencontre inhérent à ces espaces, comme leur « capacité de tenir ensemble des éléments hétérogènes et, à ce titre, de refléter la pluralité des individus et des communautés tout en les faisant accéder à une visibilité politique »<sup>11</sup>, se trouvent ainsi mis à mal. Dès lors, « des notions comme celles de lisière, de polarité, de frange ou d'interstice doivent être testées » en ce qu'elles « sont susceptibles de recréer [...] les conditions d'une confrontation minimale à l'Autre, voire de redéployer les conditions de reconstruction d'une véritable sensibilité à l'Autre »<sup>12</sup>. Que ce soit par les qualités des territoires urbains à partir desquels ils s'incarnent ou par la singularité des perspectives qui les fondent, les travaux ici réunis me semblent proposer une forme de déploiement sensible de cette assertion. Donnant corps à d'autres attentions possibles, ils

viennent ainsi, depuis le concret du quotidien, réinterroger nos manières de penser et d'expérimenter la ville, ses territoires comme les vivants qui les peuplent, nos (inter) dépendances en somme.

Qu'est ce que et qui est-ce que l'on regarde ? Comment ? Où se met-on pour regarder ? Depuis quelle perspective ? quelle hauteur ? Qu'est-ce qui est de premier plan, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Que rend-on dès lors visible ou pas ? En déjouant les évidences sur ce que l'on place devant, au centre, remettant en jeu ce qui relève du décor ou du hors-champ, les œuvres de Yohanne Lamoulère, Vivien Ayroles, Pascal Grimaud, Geoffroy Mathieu et Teddy Seguin, nous invitent à penser nos conditions de coexistence depuis *ce/celles* et *ceux* que l'on a rapidement tendance à disqualifier voire à occulter, parfois même au nom de l'urgence ou de l'efficacité d'une action censée leur être destinée. À l'opposé, les photographies nous incitent à ralentir pour prendre en compte le « déjà là ». Les histoires qu'elles composent donnent à voir ce qui depuis l'endogène et la force de nos attachements pourrait nous permettre de trouver des solutions face à ce qui obère les formes et modes de vie auxquels ces photographies nous relient et auxquels les artistes tiennent. Se construisent alors, au fil des images, des *matters of concern*<sup>13</sup>. En les faisant émerger par le sensible, les photographes les rendent à mon sens incontournables, ou *a minima* plus difficiles à occulter. Dès lors le monde n'est pas une extériorité inerte, l'espace public n'est pas un dehors mais notre milieu, notre condition et ce avec quoi/ depuis lequel nous co-évoluons. Les propositions artistiques de ces cinq auteurs offrent là encore la possibilité d'une approche écologique, dans le sens où « une approche véritablement écologique prendrait pour point de départ l'ensemble constitué par l'organisme-dans-son-environnement. En d'autres termes, « organisme plus environnement » ne devrait pas signifier l'association de deux éléments distincts mais une totalité indivisible »<sup>14</sup>. C'est bel et bien ce que les photographes nous donnent à expérimenter en rendant visible l'enchevêtrement des présences qui déterminent nos milieux de vies : des grands paysages à ceux de l'intime, de l'autre et sa pratique (artisans, commerçants, insectes ou vivants de petite taille) à l'autre et son corps, son genre, son habit, son regard, des présences occupantes voire préoccupantes (parmi lesquelles reviennent les CRS, les murs, les grilles) aux absences qui hantent. L'intensification de la perception de ces coexistences intriquées comme des multiples traces et résurgences par lesquelles elles se manifestent dans les corps, les espaces, le bâti, les formes de vie, articule, dans un rapport non disjonctif, ce qui cadre, enferme ou contraint, et ce qui fait tenir ou réouvrir l'imaginaire. Le cheminement à travers ces regards photographiques nous conduit à saisir les rythmes de la ville d'un point de vue à la fois spatial et temporel, à l'échelle individuelle comme collective, sans hiérarchisation ni désarticulation entre ces différents plans. L'attention se porte alors sur les circulations et en contre-point sur ce que l'on barricade, que l'on mure ou clôture, sur ce que l'on cherche à privatiser, non plus depuis le *pourquoi* de ces gestes qui donne la prédominance à une logique rationaliste, mais finalement à partir du *comment* et des conséquences sur le vivant. Les photographies donnent ainsi corps à nos impensés, aux points aveugles de nos modes d'inscription dans le monde, de nos logiques d'action et de transformation de nos milieux à partir de ce qu'ils nous donnent à vivre en tant qu'individus pris dans des communautés vivantes. Elles pointent ainsi nos responsabilités depuis un regard et des attentions qui

incorporent les « solidarités de fait » dont nos milieux sont composés. Déployant les détours, *arts de vivre*<sup>15</sup> et *arts de faire*<sup>16</sup>, les œuvres éclairent ce qui se joue effectivement dans les territoires explorés, comme autant de prises possibles sur les réalités de nos co-existences et de leurs devenir.

Yohanne Lamoulère entre plus précisément par la possibilité pour les jeunes d'aimer dans le tumulte du monde, au cœur des interstices urbains. Son œuvre enquête ainsi sur *l'habiter* depuis une perspective relationnelle. Dans un cadre où la violence de la ligne droite, la disproportion et les infrastructures conçues depuis une pensée fonctionnelle et des logiques de flux pèsent, la photo- graphe débusque les attachements amoureux. En s'attardant sur leur force de détournement, elle cherche tout à la fois à partager son émerveillement et à maintenir l'espoir que suscitent de tels jaillissements. Faire place, rendre visible... Yohanne Lamoulère passe parfois par l'ajout d'un détail comme des oreilles de Mickey sur une coque de téléphone, une coiffe d'indien entre deux tours, une robe de mariée qu'un jeune, assis sur son scooter, revêt... Paradoxalement, la présence de ces objets, chacun marqué, connoté d'une façon qui de prime abord ou de manière abstraite pourrait paraître grossière, nous donne accès à la profondeur de ce qui se vit. L'œuvre ouvre dès lors à la puissance du détail comme condition d'accès au sens, à la connaissance : profondeur de l'accessoire qui finalement démasque et permet d'exposer, mais aussi de s'exposer. Yohanne Lamoulère recourt à la mise en scène comme invite à l'empathie. Intervenir pour intensifier la perception de la complexité et de la pluralité de ce qui fonde nos vies, pour enlever la pellicule et les évidences que véhiculent les mises en scène de fait, celles que l'on se donne, celles qui collent ou que l'on colle par facilité, et qui finalement empêchent de voir pleinement, d'entrer en relation. En abordant *l'habiter* par l'aimer, Yohanne Lamoulère nous pousse en outre à nous intéresser à notre condition de vivant, depuis la différence qui se niche entre vivre et survivre.

Vivien Ayroles choisit quant à lui d'arpenter le lit d'une rivière pour interroger nos paysages urbains depuis les matérialités concrètes qui prennent place dans cet espace initial de divagation. Le photographe nous conduit ce faisant à saisir nos modes d'habiter, non plus depuis la perspective instrumentale d'un sol perçu comme support inerte à disposition de nos constructions mais depuis celle d'un corps auquel le philosophe Merleau-Ponty fait référence comme cette « *sentinelle qui se tient silencieusement sous mes actes* » et dont il appelle à ce qu'avec lui « *se réveillent les corps associés, les « autres », qui ne sont pas mes congénères, comme dit la zoologie, mais qui me hantent, que je hante, avec qui je hante un seul Être actuel, présent, comme jamais animal n'a hanté ceux de son espèce, son territoire ou son milieu* »<sup>17</sup>. Les photographies qui en émergent, en détournant les logiques de la ville, nous permettent de la lire par les porosités, depuis ce qu'elle ne code ou ne calibre pas. Elles viennent désamorcer l'évidence de ce qui a été pensé, conçu comme cohérent, à partir de ce qui déborde et de ce qui reste. Vivien Ayroles s'attache ainsi au résiduel, qu'il soit déchet, espace délaissé, bâti, vivant, détail ou vue d'ensemble... Le résiduel depuis ce à quoi il se mêle et les paysages qui s'en dégagent. Vivien Ayroles nous conduit à regarder aussi depuis là où ça se fissure, depuis ce qui entaille ou laisse des traces. Jaillissements, structures, lignes, superpositions se succèdent dans des compositions de fait. De la clôture d'un jardin aux réseaux électriques à haute tension, en passant par les formes urbaines mobilisées au nom de l'urgence du

logement ou les infrastructures routières dont les logiques de flux et de réseaux sillonnent les espaces... À *qui/quoi* porte-t-on attention et quel monde composons-nous, intentionnellement ou non ? Vivien Ayroles souligne l'absurdité comme les potentiels de rencontre de nos modes de faire et de nos modes de vie, avec d'autant plus d'acuité qu'il tisse le fil de l'*expérience urbaine* depuis le cours d'un ruisseau. En impliquant l'intime et l'ordinaire passé ou présent d'autres vivants, le photographe nous conduit ainsi à toucher la différence entre juxtaposition et coexistence.

Les portraits de Pascal Grimaud nous ramènent quant à eux à ce que le souci d'écologiser nos regards et nos approches nous oblige « à reposer la question de savoir comment bien traiter les *humains* », obérant ainsi la possibilité de « prétendre bien traiter les humains en excluant de leur définition ce qui les fait agir ou sans prendre en compte ce/ceux à quoi/qui ils tiennent »<sup>18</sup>. La simplicité et la modestie du dispositif (proposer aux personnes croisées de réaliser leur portrait en leur donnant immédiatement le Polaroid qui en résulte) vient combler ce que le développement de nos rapports électifs aux espaces publics, la course aux nouvelles technologies urbaines, les logiques budgétaires et le pilotage par les chiffres, au nom de l'efficacité des politiques et de l'action publiques, tendent à reléguer au second plan, voire à faire disparaître. Les photographies de Pascal Grimaud contribuent ainsi, si ce n'est à résoudre, du moins à répondre aux problèmes et aux cadrages réductionnistes engendrés par cette pensée « linéaire, quantitative, spécialisée » qui produit « l'aveuglement, non seulement sur l'existence, le concret, l'individuel, mais aussi sur le contexte, le global, le fondamental »<sup>19</sup>. Comment bien traiter les *humains* ? Le dispositif frontal mis en place, loin d'engendrer l'affrontement ou l'opposition, suscite les conditions d'une rencontre. De fait, les sujets s'exposent. Et ce geste pris dans la démarche esthétique de Pascal Grimaud nous expose en retour. Le simple mur comme perspective renforce la réciprocité de cette exposition et nous oblige à entrer en lien, on ne peut pas se détourner. Les photographies de Pascal Grimaud nous permettent alors de partager l'intimité de *ce/celles* et *ceux* que l'on expose dans l'espace public sans souci pour ce qui les constitue et les fait agir. Il devient par conséquent impossible de passer à côté de qui et de ce qui est là. La sobriété du protocole permet la résurgence de ce qui nous marque, de ce que l'on embarque et qui nous porte, les vécus qui peuplent chacun de nous et, avec nous, nos milieux. Les traces sur le mur font écho aux cicatrices sur les visages. Rugosité et matière intensifient nos capacités de perception. Comme chez Yohanne Lamoulère, le détail devient un motif de bifurcation potentielle, une prise sur le réel qui invite à l'empathie ou parfois s'interpose, comme cet habit qui heurte, une effigie, un simple mot sur un t-shirt, en écho au regard ou à ce qui lui fait violence. L'œuvre ouvre ainsi à une part indicible de *l'habiter*, à l'épaisseur de ce qui fait de nous des êtres vivants. Il ne nous incombe plus forcément, dès lors, de dire ou d'expliquer mais d'accueillir, de porter collectivement cette expérience sensible, dont il faut prendre soin, et qui fait que l'on peut vivre dans un monde commun.

Geoffroy Mathieu nous propose ensuite une entrée de biais, par une pratique bien spécifique, celle du marcheur-cueilleur. C'est presque un toucher du territoire qui se déploie. L'œuvre invite à ralentir, à s'attarder autour du *où* et *comment* la vie s'immisce dans les circonvolutions de la ville. Que sommes-nous amenés à voir si nous nous préoccupons des présences dans les trous, les creux ? Celles qui se cachent ou que le

poids de nos constructions et de nos évidences obèrent ? Quels déplacements s'opèrent lorsque nous pistons les autres êtres qui peuplent nos milieux ? Si Vivien Ayroles donne à voir de *quoi/qui* sont constituées les marges de nos impensés, Geoffroy Mathieu invite à inverser le regard et à choisir l'interstice comme matrice, source féconde de constructions et d'expériences d'autres modes de co-existence possibles, dans les mêmes endroits, les mêmes espaces. Geoffroy Mathieu nous propose en ce sens de partir de ce qui n'est pas fait exprès, mais qui est là. Les histoires qu'il nous raconte sont peuplées de ces présences auxquelles nous n'accordons pas véritablement de temps, dont nous n'interrogeons plus le sens et qui se déploient pourtant *par elles-mêmes* parmi nous<sup>20</sup>. En nous permettant d'expérimenter le potentiel émancipateur de cette proposition, son œuvre pose des gestes qui nous amènent à renouer avec un pouvoir d'agir, que l'activiste écoféministe américaine Starhawk qualifierait de « pouvoir du dedans » en opposition au « pouvoir sur », pouvoir d'agir donc dans l'ici et maintenant. Comme dans le cas de Vivien Ayroles, l'expérience du résiduel devient source pour penser et, pourquoi pas, vivre autrement. Les photographies de Geoffroy Mathieu nous conduisent ainsi à réinterroger non seulement les temporalités de notre rapport à l'espace, mais aussi nos catégories. Par où faut-il finalement rentrer pour concevoir nos habitats/habiter urbains ? Qu'est-ce que nos manières de nommer et nos organisations occultent ? *A contrario* de quoi pouvons-nous effectivement nous mêler, dans tous les sens du terme ? Comment lit-on et expérimente-t-on la ville depuis la perspective de ces attentions qui font de nous des êtres « toujours déjà mélangés, attachés » comme dirait Émilie Hache ? En nous permettant d'expérimenter autrement les solidarités de fait qui composent les collectifs auxquels nous appartenons, les photographies qui émergent de ces cheminements pointent des endroits de choix possibles.

Teddy Seguin, enfin, scrute la pluralité des intérieurs/extérieurs qui composent nos modes de vi(II)e. Or, « il est possible qu'un des enjeux de l'architecture, du paysage et de la géographie au sujet des espaces de l'habiter, consiste, justement, à prêter une attention particulière aux zones d'échange et de « confrontations » entre l'intérieur et l'extérieur »<sup>21</sup>. Que voit-on depuis l'un ou l'autre, de l'un et de l'autre ? Traquant des interfaces de toute nature, les photographies de Teddy Seguin déploient ce que chacune d'elles embarque de nos vies. De la carte postale que l'on tient dans une main au grand paysage concret, de la porte ouverte à celle que l'on soude, de la mise en abîme orchestrée par ces écrans allumés, à cette robe dont la présence incarne un lien avec des mémoires et des espaces d'ailleurs... qu'est-ce qui dans chacune ouvre, évade, nous retient ? Qu'est-ce qui au contraire écrase ou nous détourne ? Les photographies de Teddy Seguin donnent corps et matière aux multiples interstices que recèlent nos milieux de vie. Elles interrogent ce faisant la qualité des passages possibles ou en tout cas vécus de l'un à l'autre des intérieurs/extérieurs dont ces zones de mise en contact témoignent. Sur quoi bute-t-on ? De quoi s'encombre-t-on ? Que provoquent les disproportions ? Teddy Seguin aborde toutes ces questions depuis l'intime et l'empathie. Mais le propos n'est pas de condescendre ou de dénoncer. Les photographies paraissent traduire au contraire une volonté d'« être avec », depuis le « dedans », et peut-être à partir d'un besoin de « faire partie de » voire « d'être accepté ». Il me semble que c'est précisément la mise en jeu de cette vulnérabilité du photographe qui permet d'avoir accès à ce qui se joue dans ces

interfaces urbaines. À travers une attention portée au petit, au fragile, aux enfants, à l'échelle humaine, Teddy Seguin restitue l'épaisseur de nos toiles de vie, et avec elle les mélanges et les porosités qu'elles organisent, les matérialités et les présences qui s'y tissent.

En cheminant à travers ce que l'ensemble de ces œuvres propose, le vivant s'immisce dans les traces : traces de pratiques, à l'image de ces chaises vides qui reviennent, ou de ces sacs de pomme de terre incongrus dans une photographie de Geoffroy Mathieu ; traces de passages ou d'événements qui marquent notre rapport au lieu, comme ces marques de feu et les sillons laissés dans le virage d'une rampe d'accès de la Castellane, au cœur d'une photographie de Teddy Seguin ; traces de temporalités enchevêtrées avec la présence de ruines mais aussi de végétation se développant au droit de bâtis chez Vivien Ayroles ; reflets dans des lunettes, marques sur les visages en écho aux traces sur les murs chez Pascal Grimaud ; taches de peinture qui restituent et resituent à la fois l'acte et la personne derrière la griffe laissée sur un immeuble, une construction, chez Yohanne Lamoulère. À travers ces traces se déploie la multiplicité de présences/absences qui constitue *in fine* nos villes et nos conditions d'existence. Comme le souligne l'anthropologue Ghassan Hage, « toutes les relations sociales sont un enchevêtrement de multiplicités. C'est la récupération de cette multiplicité pour tempérer la domination excessive de la domestication généralisée dont nous avons besoin aujourd'hui pour nous opposer à la prolifération des modes de domination racistes et écologiquement destructeurs »<sup>22</sup>.

En ce sens, les travaux des cinq artistes ici réunis contribuent à décoloniser notre rapport à l'urbain, en ce qu'ils nous permettent de prendre des distances avec cette approche répandue de la ville marquée par le processus de « domestication généralisée » qui consiste précisément « à homogénéiser tous les milieux pour y vivre sans avoir à connaître les autres, les comprendre, y être attentif, et négocier avec eux »<sup>23</sup>. Les photographes nous proposent au contraire, depuis un regard impliqué sur le quotidien de territoires souvent et trop rapidement disqualifiés, de redevenir sensible à *ce/celles et ceux* qui nous entourent. Si « l'écosensibilité passe par des expériences qui consistent à repeupler des espaces vidés par les présences qui les constituent, les habitent, se lient les unes aux autres, et à soi »<sup>24</sup>, les artistes nous prennent par la main pour cheminer ensemble dans cette direction. En rendant visible combien et comment « nous ne sommes pas seuls au monde »<sup>25</sup>, leurs œuvres affinent la perception que l'on peut avoir de *ce/celles et ceux* dont on prend soin ou non, au détriment de quels autres, qu'il s'agisse d'êtres ou de possibles. Elles nous renseignent à la fois sur ce qui se joue et sur ce qui importe. Les prises ainsi offertes depuis ce qui nous habite et nos manières d'habiter, concourent à retrouver une forme d'autonomie et de pouvoir d'agir. Les récits qui peuvent alors émerger s'érigent comme autant de pistes concrètes pour apprendre à voir et accepter qu'un monde commun soit forcément pluriel, pris dans la magie des multiples interdépendances qui nous tiennent en tant que vivants, « mutuellement vulnérables »<sup>26</sup>. Ils soulignent combien ceci reste à tisser dans l'invention et la co-évolution de nouveaux *modes de vie en altérités*<sup>27</sup>.

- 1 | cronon William, « Une place pour les histoires », dans *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale*, Dehors, 2016, p. 75.
- 2 | hache Émilie, « Quel est l'objet de l'écologie ? », dans *Écologie Politique. Cosmos, Communautés, Milieux*, Éd. Amsterdam, 2012, p. 14.
- 3 | hache Émilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Les empêcheurs de penser en rond, La découverte, 2011, pp. 28-29.
- 4 | morizot Baptiste, « Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 33|2017, mis en ligne le 19 septembre 2017, consulté le 12 octobre 2017. url : <http://traces.revues.org/7001> ; DOI : 10.4000/traces.7001
- 5 | despret Vinciane, « Territoires animaux 1920 - 1948. Jamais deux rossignols », Communication dans le cadre du séminaire *Nouvelles images de la terre*, centre Gilles Gaston Granger, Aix-Marseille Université, 12 avril 2018.
- 6 | tsing Anna, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Les empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2017, pp. 53-54.
- 7 | Groupe « Écologies de Bruxelles », « Terrains et intrigues. Passés, présents et futurs des jardiniers en ville », Communication dans le cadre de la Journée d'étude « Mener l'enquête de l'habitabilité », Réseau Approches Critiques du Développement Durable, Institut des Sciences de la Communication du cnrs, 18 mai 2017.
- 8 | perec Georges, « Interroger l'habituel », extrait de *L'Infra-ordinaire*, Le Seuil, 1989. <http://escarville.free.fr/vme/?txt=ih>, dernière consultation le 26 septembre 2018.
- 9 | morizot Baptiste, postface de Ghassan Hage, *Le loup et le musulman*, Wildproject, 2017, p. 128.
- 10 | À ce sujet, voir par exemple : laborey Claire, evreux Marc, *Mainmise sur les villes*, documentaire, 89 minutes, Arte Vidéo, 2013. [https://www.youtube.com/watch?v=g\\_i\\_Ti1unOs](https://www.youtube.com/watch?v=g_i_Ti1unOs), dernière consultation le 26 avril 2018 ; mongin Olivier, « Éloge de la ville tremplin ou le pari urbain de l'informel », dans *Reconquérir l'espace public*, revue *Esprit*, novembre 2012, pp. 5-8.
- 11 | ghorra-gobin Cynthia, « Les espaces publics, capital social », dans *L'espace public*, revue *Géocarrefour*, vol. 76 n°1, 2001, p. 9.
- 12 | amphoux Pascal, « Ambiances urbaines et espaces publics », dans G. capron et N. haschnar-noé (Éd.) *L'espace public en question : usages, ambiances et participation citoyenne*, Université Toulouse Le Mirail, 2003, pp. 50-56.
- 13 | Voir à ce sujet les écrits de Bruno Latour.
- 14 | ingold Tim, « Culture, nature et environnement », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 21 mai 2014, consulté le 04 janvier 2016. url : <http://traces.revues.org/5470> ; DOI : 10.4000/traces.5470.
- 15 | tsing Anna, 2017, op. cit.
- 16 | de certeau Michel, *L'invention du quotidien. 1. Les arts de faire*, Gallimard, 2014.
- 18 | hache Émilie, 2011, op. cit., p. 21.
- 19 | morin Edgar, « Penser la Méditerranée et méditerranéiser la pensée », dans *Confluences Méditerranée*, n°28 hiver 1998-1999, p. 45.
- 20 | morizot Baptiste, 2017, article cité.
- 21 | besse Jean-Marc, « Voisinages », *Annales de géographie* 2015/4 (n° 704), p. 387.
- 22 | hage Ghassan, *Le loup et le musulman*, Wildproject, 2017, p. 106.
- 23 | morizot Baptiste, postface de Ghassan Hage, *Le loup et le musulman*, op. cit., p. 136. À ce sujet, lire plus globalement Ghassan Hage, 2017, op. cit. et Baptiste Morizot, 2017, article cité, et Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Acte sud, 2018.



24 | morizot Baptiste, *Sur la piste animale*, Acte sud, 2018, p. 140.

25 | nathan Tobie, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Le Seuil, 2015. 26 | morizot Baptiste, 2018, *op. cit.*, p. 25.

27 | hage Ghassan, *op. cit.*